

1

Duanphen
Bangkok, Thaïlande

Duanphen regardait le mendiant s'activer au milieu de la circulation avec son seau et son chiffon. Le garçon, petit, la tignasse noire grasseuse, ne devait pas avoir plus de douze ans. Il choisissait ses voitures avec soin – les plus rutilantes, celles aux vitres teintées et aux passagers ivres. Il leur jetait de l'eau sale sur le pare-brise, s'étendait sur le capot pour laver la glace inefficacement, se contentant surtout d'étendre la crasse. Les conducteurs finissaient par ouvrir leur fenêtre pour l'invectiver, avant de capituler en lui glissant un billet dans la main afin de le faire déguerpir puis d'actionner leurs essuie-glaces.

Il était minuit passé, et l'avenue grouillait encore de vie. Des motos sinuaient d'une file à l'autre. Des fêtards éméchés déambulaient en titubant. Des enseignes au néon clignotaient en rythme avec les basses ronflantes qui rivalisaient d'un établissement à l'autre.

Duanphen massa son poignet endolori par la menotte qui la reliait à la mallette. Le métal lui donnait de l'urticaire. Tout comme cet endroit.

Elle n'y était plus revenue depuis trois mois. Cela ne lui avait pas manqué.

Le mendiant repéra Duanphen et sa limousine. Enfin, ce n'était pas vraiment la sienne – elle appartenait à son employeur, elle ne faisait que la surveiller. Le long véhicule noir stationnait odieusement en double file, juste devant un club dans la vitrine duquel des danseuses se trémoussaient. En apercevant l'endroit, c'était tout juste si son patron ne s'était pas mis à baver ; il *fallait* qu'ils s'arrêtent. Les autres membres de sa sécurité rapprochée étaient descendus avec lui, mais pas Duanphen. Elle était trop jeune.

« Jolie bagnole », dit le mendiant en thaï quand il s'arrêta devant elle. Il brandit son chiffon d'un air menaçant. « Dommage qu'elle soit si sale. Je la lave pour pas grand-chose. »

Duanphen le toisa froidement. « Va-t'en. »

Le gamin la dévisagea, comme s'il hésitait à insister. Âgée de dix-sept ans, Duanphen n'était guère plus vieille que lui, même si son regard d'acier lui conférait une maturité certaine. Elle mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, lorsqu'elle déployait ses longs membres à la manière d'un cran d'arrêt. Elle avait le cheveu ras et ne portait pas d'autre maquillage que deux traits d'eye-liner bien sombre. Son nez minuscule était malgré tout difforme, comme s'il avait été effacé et redessiné à la hâte.

« Je te connais, dit le garçon.

— Non.

— T'es une pute, s'esclaffa-t-il. Non ! C'est pas ça. Où est-ce qu'on s'est déjà vus ?

— Peu importe, rétorqua Duanphen. Dégage. »

Le mendiant sauta en l'air lorsque la mémoire lui revint. « Tu es une combattante ! s'exclama-t-il en agitant son chiffon. Je te connais ! Celle qui triche. Celle qui... »

Comme par magie, le seau du garçon se renversa sur lui et inonda l'avant de son pantalon. Il se tut avec un hoquet stupéfait, sans quitter Duanphen des yeux.

Ce n'était pas de la magie, mais de la télékinésie.

« Si tu me connais, répliqua Duanphen, tu dois savoir de quoi je suis capable quand je perds patience. »

Le gamin la considéra, les yeux écarquillés, puis s'enfuit avec un glapissement. Duanphen fit la moue. La traiter de tricheuse. Cet imbécile ne connaissait rien à rien.

Elle participait à des combats de muay-thaï depuis ses quatorze ans, un mal nécessaire pour compléter la misère qu'elle gagnait en travaillant soixante heures par semaine à l'usine de vêtements, tout ça pour payer la chambre qu'elle occupait dans une pension infestée de cafards. Avant l'apparition de ses Dons, Duanphen avait perdu davantage de combats qu'elle n'en avait gagné, voyant souvent son visage réduit en bouillie par des filles deux fois plus âgées qu'elle.

La télékinésie, ainsi qu'elle l'avait découvert après l'invasion, simplifiait les combats. Un croc-en-jambe par ici, une parade par là. Elle enchaînait désormais les victoires. Elle avait même commencé à parier sur elle-même. Le niveau de ses adversaires progressait, mais la maîtrise de son talent également.

Il avait fallu qu'une combattante pratique sur elle une prise de soumission et que sa peau s'électrifie soudain pour que les promoteurs comprennent. Ils l'avaient accusée d'avoir « volé » ses victoires et lui avaient laissé le choix : travailler pour leur compte afin de régler sa dette, ou mourir. Elle avait envisagé de les affronter, mais ils étaient lourdement armés, et dévier les balles n'était pas aussi simple que de détourner des coups de poing.

Bientôt, tout le monde sut que la mafia locale avait engagé une Gardane. Voilà comment son patron actuel l'avait trouvée. Il avait le bras long. Il était beau parleur. Excellent négociateur.

C'est pourquoi il était si précieux aux yeux de la Fondation.

Celle-ci avait racheté la dette de Duanphen pour lui offrir un nouveau départ. Ses nouveaux employeurs lui avaient donné plus d'argent qu'elle n'aurait pu espérer en gagner en mille combats, sans compter les vêtements et un appartement clinquant à Hong Kong. En échange, il lui suffisait de veiller sur ce sale type obséquieux et de trimbaler sa mallette.

Elle ne s'en sortait pas à trop mauvais compte, tout bien considéré. C'était du moins ce qu'elle avait pensé avant de mieux connaître son patron. Les hommes l'appréciaient, bien sûr, car il n'arrêtait pas de raconter des blagues vulgaires et de leur offrir à boire. Toutefois, Duanphen voyait en lui un quadra pourri jusqu'à la moelle, le genre de touriste qu'elle avait rencontré des millions de fois à Bangkok. Il se plaignait sans cesse de la froideur de sa femme, de ses enfants qui ne lui parlaient plus.

L'homme finit par ressortir du club, entouré de la légion de brutes épaisses qui lui servaient de gardes du corps. Son service d'ordre était nombreux – et s'était encore renforcé au cours des dernières semaines, pour des raisons que nul ne s'était donné la peine d'expliquer à Duanphen. Les malabars lui frayèrent un chemin sur le trottoir, bousculant sans ménagement des fêtards habillés de couleurs tapageuses pour lui permettre de rejoindre sa limousine blindée. Les curieux tendaient le cou pour voir qui un tel entourage pouvait bien escorter. L'homme n'avait pas l'air de grand-chose – une touffe de cheveux blonds de plus en plus clairsemés, court sur pattes, la bedaine proéminente... Son costume de couturier était tout froissé à cause de l'humidité, et sa chemise rose saumon était trempée de sueur. Pas une célébrité, devaient penser les badauds,

décus. Seulement un pauvre type plein aux as. Bangkok en regorgeait.

Duanphen ouvrit la portière de la limousine à son propriétaire. Celui-ci lui pinça la joue d'une manière qui se voulait affectueuse, et elle mourut un peu intérieurement.

« Tu as manqué une sacrée fête, Duan », lui lança-t-il, peinant à articuler à cause, sans doute, des trop nombreuses coupes de champagne qu'il avait dû ingurgiter.

« Humpf », répliqua-t-elle évasivement. Elle détestait la façon qu'avait ce *farang* d'abréger son nom.

L'homme interpréta le grommellement de Duanphen comme un murmure d'encouragement. « Tu seras bientôt assez âgée pour t'afficher au bras de quelqu'un », lui susurra-t-il.

Duanphen esquissa un sourire sans joie et serra le poing. Elle se glissa sur la banquette arrière au côté de son patron, l'un des gardes du corps s'installant au volant.

« Je voulais te demander, reprit l'homme. Tu es contente d'être rentrée chez toi ?

— Non, répliqua-t-elle. Je déteste cet endroit.

— Ah bon ? J'ai toujours adoré Bangkok. » Il sortit avec désinvolture la main par la fenêtre. « Même si c'est plus amusant quand on n'est pas suivi par un bataillon de chiens-chiens. »

Duanphen savait que son patron agaçait les nouveaux membres de son service d'ordre. Ses sbires n'étaient pas comme n'importe quels gros bras que l'on pouvait recruter à Bangkok : il s'agissait de mercenaires surentraînés. Cette escouade du groupe Blackstone était une idée de sa femme – ou plutôt, une exigence de sa femme. Celle-ci faisait également partie de la Fondation, où elle semblait exercer des fonctions plus importantes que son mari. Voilà au moins qui réjouissait Duanphen.

Le reste de la sécurité s'entassa dans deux autres voitures, l'une devant, l'autre derrière. Son patron soupira tandis que son cortège entamait le voyage du retour à travers les rues bondées qui le séparaient encore de son hôtel.

Il consulta sa montre. « Ah, un peu en retard. » Il agita les doigts en direction de Duanphen. « Passons aux choses sérieuses. »

Il faisait savoir à qui voulait l'entendre qu'il était en Thaïlande pour signer les documents relatifs à l'investissement qu'il venait de réaliser dans l'hôtellerie. Mais s'il s'agissait là du métier qui l'avait rendu riche, ce n'était plus sa principale occupation.

Duanphen lui rendit sa mallette. L'homme apposa son pouce sur le lecteur d'empreintes digitales puis en sortit le contenu – un ordinateur tactile. Il l'activa une fois encore en y appliquant le doigt, puis en entrant un code à neuf chiffres qu'il cacha à Duanphen. La tablette se connecta à un réseau sécurisé par le biais d'une connexion satellitaire. Puis l'homme s'adossa patiemment, attendant la fin du chargement.

« Il y a du beau monde », commenta-t-il d'un air approbateur. Comme il aimait bien frimer, cela ne le dérangeait pas que Duanphen jette un coup d'œil à son écran.

Une vingtaine de personnes étaient présentes pour le début de la conférence en ligne. Chacune était représentée par une icône – le symbole de l'infini, un renard montrant les dents, une étoile bleu et argent qui ressemblait au logo d'une équipe de football américain. Les avatars banals des multimillionnaires membres de ce cercle restreint.

Une tache ombragée se matérialisa parmi les icônes pour figurer son employeur. C'était l'apparence qu'adoptait toujours le commissaire-priseur au cours des événements organisés par la Fondation.

« Bonsoir à tous, dit-il après avoir actionné son micro et son modulateur de voix. Nous vous proposons ce soir les services de Salma G. pour le week-end du 3 au 5 janvier. »

Son employeur fit apparaître des photos de Salma, qu'il envoya à ses enchérisseurs. La fille était dotée d'une chevelure châtain ondulée, longue et indisciplinée, ainsi que d'un épais monosourcil qui lui donnait l'air d'être en permanence plongée dans ses pensées. À l'écran, Salma portait un enchevêtrement de foulards presque impossibles à distinguer de sa robe bouffante, les motifs se répondant. Elle était assise en tailleur, les doigts joints comme en méditation, les yeux dans le vague.

Il coupa son micro et adressa un sourire satisfait à Duanphen. « Joli costume, hein ? Les gars du marketing pensaient que ce serait une bonne idée de lui donner un petit côté diseuse de bonne aventure.

— Je vois, répondit-elle.

— Pas la peine de t'attifer de la sorte quand c'est toi qui es aux enchères, pas vrai ? Ton visage révèle précisément ton utilité. »

Duanphen toucha sans répondre son nez de travers. Son patron avait déjà repris la conférence.

« Ses caractéristiques figurent toutes dans le dossier que vous avez reçu, mais permettez-moi d'en faire le résumé. Salma a seize ans. Elle est marocaine. Elle parle couramment l'arabe, assez bien le français et l'anglais. Aucun problème de santé. L'acheteur devra lui proposer un régime halal. Sa maîtrise de la télékinésie reste au mieux passable, alors si c'est ce que vous recherchez en priorité, sachez que nous avons de meilleurs actifs disponibles. Son véritable atout réside dans sa faculté de prescience. Elle est parfaite pour vous accompagner aux courses ou au casino, même si nous ne vous recommandons pas de vous servir de

son Don pour choisir vos actions boursières ou vous lancer dans des investissements à long terme. Salma n'est disponible que dans certaines régions – vous avez déjà dû en recevoir la liste. Les enchérisseurs doivent garder à l'esprit qu'ils n'achètent que l'usage des Dons de Salma, et que tout comportement que la Fondation jugera fâcheux ou nuisible au sujet entraînera une exclusion immédiate et définitive de l'organisation. »

Duanphen savait que, dans ce cas précis, l'exclusion était synonyme de mort. Si riches et puissants que puissent être les membres de la Fondation, leur châ-timent serait le même s'ils transgressaient les règles.

« Bon, reprit-il en se raclant la gorge. Comme il semble y avoir beaucoup d'intérêt pour Salma, nous allons directement commencer les enchères à cinq millions d'euros. Qui dit cinq millions ? »

Une poignée d'icônes quittèrent immédiatement la conférence. Le prix était trop élevé pour certains, mais pas pour tous. Les enchères augmentèrent. Chaque fois qu'une icône clignotait, un petit bip retentissait et la somme augmentait de deux cent cinquante mille euros.

Cinq minutes plus tard, les enchères furent conclues. Le week-end avec Salma était parti pour dix virgule six millions d'euros. L'homme vérifia son compte bancaire. La somme avait déjà été versée.

« Une soirée lui suffira sans doute à rentrer dans ses frais. » Il renifla d'un air dédaigneux. Puis il rendit la tablette à Duanphen, qui la remisa dans la mallette. « On devrait prélever un pourcentage sur tout ce que la fille leur rapportera aux tables, tu ne trouves pas ?

— Ça fait beaucoup d'argent », commenta Duanphen, admirative du montant accordé pour la Gardane marocaine.

L'autre haussa les épaules. « Pas tant que ça. »

Ils arrivèrent à l'hôtel. Un bâtiment gigantesque, où le personnel en veste en soie et nœud papillon avait

toujours serviettes chaudes et verres d'eau parfumée à la rose à vous proposer. Son patron raffolait de ces attentions. Tout le dernier étage lui était réservé. Enfin, pas seulement à lui : Duanphen dormait dans la chambre contiguë à la sienne, et une poignée de gardes du corps stationnaient en permanence dans le couloir.

Certains de ces gros bras demeurèrent dans le hall d'accueil pour surveiller les lieux, les autres grimpèrent dans l'ascenseur avec eux. Une fois tout en haut, ils croisèrent deux autres gardes devant la porte de la suite.

« Scruter un couloir désert, rouspéta l'homme. Quelle étrange manière de dépenser nos ressources. »

Toutefois, il se mit aussitôt à siffloter un air enjoué. Duanphen haussa un sourcil. Le petit homme gambadait presque, agitant les bras d'avant en arrière comme s'il était d'humeur délicieuse. Peut-être était-il plus ivre qu'elle ne l'avait cru.

« Oh, ne vous vexez pas, je sais que vous faites votre boulot, dit-il. Je viens de ramasser un joli pactole ce soir. Il faut bien que je fasse croquer un peu les autres, comme disent les pauvres. » Il s'arrêta subitement au milieu du couloir. « Allez, les gars. Venez un peu par là. »

Les gardes s'exécutèrent. Généralement, ils étaient du genre stoïque, mais ils se retrouvaient subitement aussi badins que leur patron. Certains souriaient dans leur regroupement improvisé. Duanphen était de plus en plus surprise. Les mercenaires du Blackstone se montraient habituellement bien plus professionnels.

« Vous ne faites pas un job facile. Je voudrais vous témoigner ma reconnaissance. » L'homme sortit de sa poche une liasse démesurée de bahts thaïlandais, qu'il distribua aux mains tendues de ses sbires. « Bangkok est un super endroit pour claquer sa thune. Prenez

la soirée. Sortez, éclatez-vous. C'est moi qui invite, bien sûr. »

Comme si le cash ne suffisait pas, il confia à l'un des gardes sa carte noire, puis balança son portefeuille tout entier à un autre. Il leur fit signe de partir avec un dernier clin d'œil, et observa tel un généreux père de famille cette bande de mercenaires endurcis s'en retourner gaiement vers l'ascenseur, bras dessus, bras dessous, multipliant les plaisanteries de mauvais goût et les rires grivois.

Duanphen en resta bouche bée d'incrédulité.

« Qu'est-ce... ? » Elle paraissait sous le choc. « Bordel, qu'est-ce que vous faites ? »

L'homme lui sourit. « Qu'est-ce qu'il y a, Duan ? Tu veux les accompagner ? Vas-y, va t'amuser. » Il tapota ses poches. « J'ai bien peur d'être à court de fric, par contre... »

Elle le regarda bien en face. Il avait les yeux écarquillés et légèrement vitreux. « Vous êtes... » Et comme l'homme se contentait de lui sourire bêtement, elle se retourna vers les mercenaires. « Hé, attendez ! » Mais l'ascenseur était déjà parti. Étaient-ils tous devenus fous ?

« Monsieur, reprit Duanphen en serrant les poings. Vous vous comportez bizarrement.

— N'importe quoi », répliqua-t-il. Il glissa sa carte magnétique dans le lecteur et ouvrit la porte de sa suite.

Duanphen perçut aussitôt que quelque chose n'allait pas. L'air était chaud et poisseux, loin de la température méticuleusement contrôlée que son patron affectionnait. Et d'où venait cette brise ?

L'homme s'immobilisa subitement et se pinça l'arête du nez. Il secoua la tête, comme sortant d'un rêve.

« Duan, qu'est-ce qui... Est-ce que nos gars m'ont dépouillé ? Ou... qu'est-ce qui s'est passé ? »

La réponse à ses questions se tenait en plein milieu de sa suite.

Le jeune homme était élané, ses cheveux châtons rabattus sur le côté en une vague laquée avec soin. Il portait des vêtements de qualité – pantalon gris, veste noire, chemise blanche. Duanphen lui trouvait des allures de magicien ; cela lui convenait d'autant mieux qu'il avait réussi à pénétrer là en dépit du service de sécurité. Le verre brisé à la fenêtre du balcon expliquait sans doute ce tour de force... même s'il avait dû grimper jusqu'ici pour cela.

Son employeur se figea.

« Toi.

— Ça n'a pas été facile de vous rendre d'humeur généreuse tout en transformant ces crétins du Blackstone en étudiants attardés », répliqua Einar. Des cernes profonds soulignaient ses yeux, et il était hors d'haleine, comme s'il venait de fournir un gros effort. Il leva un doigt. « Accordez-moi une minute, vous voulez bien ? »

Duanphen n'hésita pas un instant. À l'évidence, ce garçon représentait une menace. C'était peut-être même à cause de lui que la sécurité de son patron avait été renforcée. Elle se rua sur lui, brandissant la mallette métallique de son employeur en guise d'arme.

Woumf! Elle ne le vit pas venir. Un deuxième intrus la percuta de biais, la précipitant sur la table basse. Une silhouette trapue en jogging gris miteux et à la capuche remontée.

Einar s'assit dans un fauteuil confortable et étendit les jambes. Il sourit à l'homme. « Vous n'êtes pas le seul à avoir un garde du corps. Voyons ce que ça va donner. »

Duanphen se releva d'un bond et fit face à l'inconnu. Celui-ci était grand, mais elle avait déjà affronté des adversaires plus imposants. Elle activa son Don. Un champ électrique crépita sur son corps tout entier.

Le moindre de ses coups de poing charriait assez de volts pour assommer un bœuf.

Elle avait une allonge plus importante que celle de son adversaire et lui décocha une série de directs rapides au visage, avant de lui assener une attaque de mallette. L'autre recula en sautillant, la maintenant à distance tandis que les poings électriques crépitaient juste devant son nez. Duanphen le testait, jugeait sa portée.

« Ha ! » Elle amorça un violent coup de pied circulaire. Jogging parvint de justesse à lever l'avant-bras pour parer l'assaut.

Duanphen hurla et retomba au sol, son tibia plié selon un angle impossible. Elle s'était fracturé la jambe sur le cubitus de son adversaire. C'était comme frapper un mur de brique.

La douleur lui fit perdre la maîtrise de son Don. Jogging fut sur elle en un rien de temps. Il l'attrapa par le col et la souleva à sa hauteur, le poing armé en arrière.

« Arrête ! s'écria Einar. Ne la tue pas ! Tu n'étais même pas censé la casser ! »

Obéissant, Jogging laissa retomber Duanphen. Celle-ci se tortilla sur le sol en gémissant, recroquevillée sur son membre fracturé.

Einar contempla son patron médusé. « Lui, en revanche... »

Duanphen assista à toute la scène. Son employeur se décidait enfin à détalé. Trop tard. Jogging le rattrapa par le cou, le souleva, puis *crac*, lui brisa la colonne vertébrale sur son genou ainsi qu'il l'aurait fait d'une vulgaire branche morte.

Il y eut cet instant que Duanphen avait vécu lors de nombre de ses défaites en combat, la sensation qu'on éprouve juste avant le KO, quand toute la douleur est effacée par une obscurité bienvenue. La douleur dans sa jambe était perçante, fulgurante. Insupportable. Elle se laissa sombrer...

On la réveilla à grand renfort de claques. Combien de temps était-elle restée évanouie ? Quelques secondes ? Plusieurs minutes ? Elle était toujours dans la chambre d'hôtel, et la brise qui s'immisçait par la fenêtre brisée parvenait à la rafraîchir en dépit de l'humidité. À chaque mouvement, de nouveaux éclairs de douleur irradiaient de son tibia en mille morceaux. Duanphen voulut échapper à la souffrance, mais elle comprit que si elle perdait de nouveau connaissance, elle risquait bien de ne jamais se réveiller.

Einar était accroupi au-dessus d'elle. Il cessa de la gifler quand son regard redevint alerte.

« Rebonjour », lui dit-il. Il avait à la main la tablette de son patron. « Comment je l'allume ? »

Elle lui désigna d'une main tremblante le corps sans vie de son employeur. « Lecteur d'empreintes. »

Duanphen sentait une moiteur poisseuse se répandre sous elle. Qu'est-ce que... ?

« Oui, je connais. On s'en est déjà occupés. » Einar lui montra la main sectionnée de l'homme.

Duanphen eut un haut-le-cœur. Elle gisait dans une mare de sang, qui s'écoulait rapidement de la dépouille. Dans un accès de panique, elle vérifia ses propres poignets et fut soulagée de les découvrir à leur place. Ils s'étaient contentés d'ouvrir la mallette à l'aide de leur télékinésie.

Derrière Einar, Jogging essayait sur un drap ses mains maculées de sang. Sa peau avait un aspect étrange. Duanphen plissa les paupières, et Einar claquait des doigts pour attirer son attention.

« Tu connais le code ? »

Elle secoua la tête. « Il était le seul. »

Einar fronça les sourcils. « Bon. On y est allés un peu fort, pas vrai ? » Il se leva. « Voici la situation, Duanphen. J'ai bien prononcé ton nom ? »

Elle acquiesça. « Oui.

— On est comme toi. Des Gardanes. Je suis sûr que tu as remarqué le comportement étrange de tes collègues dans le couloir. C'était moi. Je peux contrôler les émotions. » Duanphen tressaillit lorsque Einar tendit la main, mais il se contenta de lui effleurer délicatement le nez. « Mais je ne vais pas le faire avec toi, ma chère.

— P-pourquoi ?

— Ma nouvelle politique est de ne plus employer mon Don contre mes pairs, sauf absolue nécessité. Je ne les tue plus non plus. C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Cependant, tu as une décision à prendre. Première possibilité : tu te charges de transmettre un message de ma part. Tu expliques à la Fondation que je sais qui ils sont et que je vais leur régler leur compte. Je te laisse ici et, à leur retour, les gardes t'emmèneront à l'hôpital pour réparer ta fracture. Puis tu découvriras le sort que réserve la Fondation à ceux qui échouent dans leur mission. »

Duanphen observa le corps mutilé de son ancien employeur. La Fondation ne tolérait pas l'échec. « Et la deuxième ?

— Deuxième possibilité : tu viens avec moi, répondit Einar. Tu m'aides dans mon entreprise. »

Duanphen avait déjà pris sa décision, mais il fallait qu'elle sache.

« Et qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais de beau ?

— C'est simple. Je refais le monde. »